



marieclaire.fr

marie claire

Egalité au travail
Que feriez-vous
avec 26% de
salaire en plus ?

**Prix d'Excellence
de la Beauté**
Les produits les plus
innovants et
performants de l'année

Russie
Elles voteront
Poutine et nous
disent pourquoi

Spécial mode

**100 pages
pour s'inspirer**

Anti-fatigue
Jus d'argousier,
sobacha, algues...
Les dopants
naturels de l'hiver

Erotomanie
Jusqu'où mène
l'illusion
d'être aimée ?

Interview exclusive
Héloïse d'Ormesson
"Ma mère a
sacrifié toute sa vie
à mon père"

En couverture
Crista Cober

Mars 2018

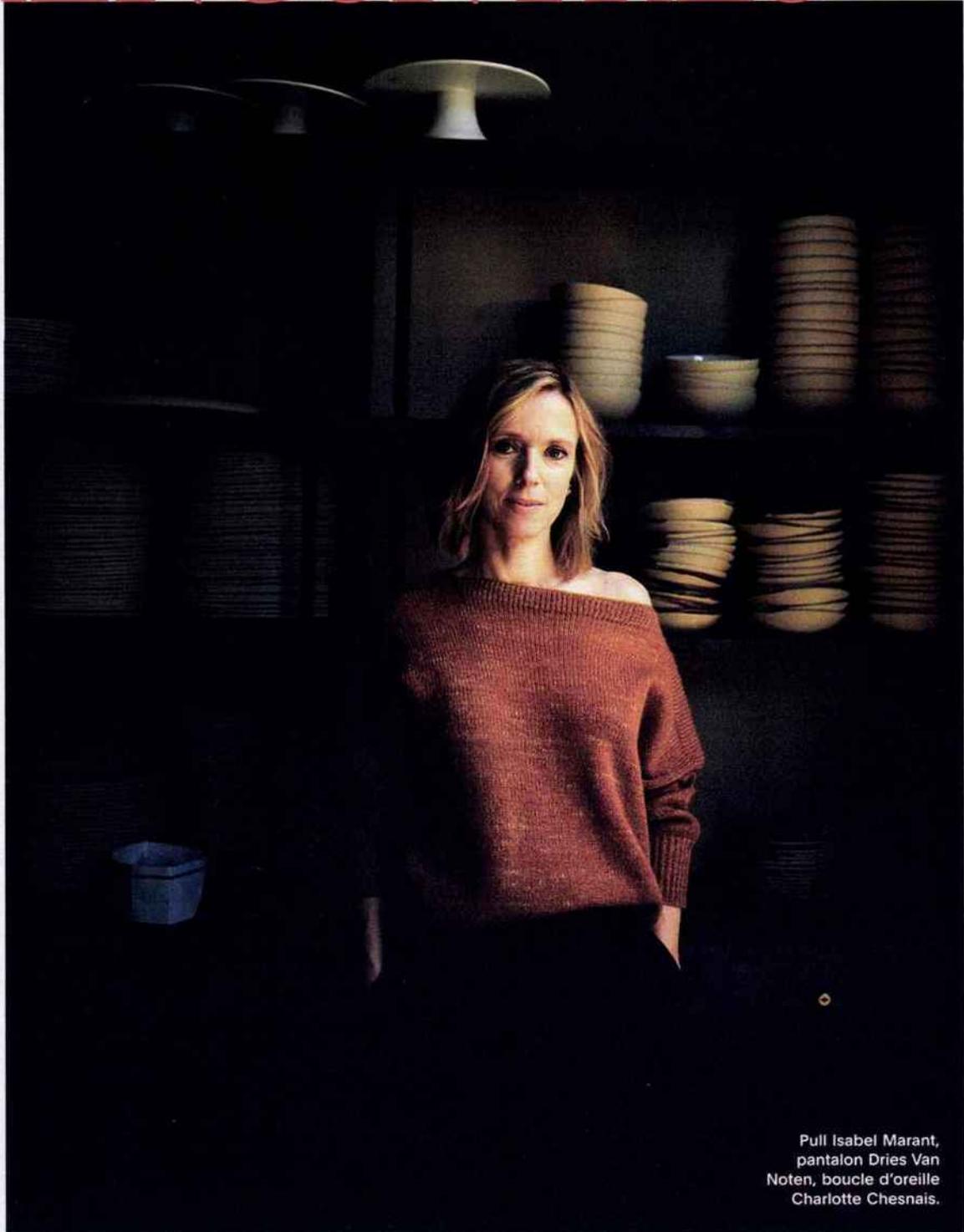
M 02054 - 787 - F - 2,30 € - RD





RENCONTRES

D'autres personnalités sur
marieclaire.fr/stars



Pull Isabel Marant,
pantalon Dries Van
Noten, boucle d'oreille
Charlotte Chesnais.

Léa Drucker “J’aurais bien aimé être un homme, pour savoir quel aurait été mon rapport à la séduction. C’est un mystère.” →



Chemise en soie
Olivier Theyskens,
jean Levi's.



Léa Drucker

L'impassible

Visage diaphane et manières parfaites: elle a l'air sage, comme ça, mais l'humour et l'ironie affleurent. Léa Drucker a l'élégance de ne pas trop en faire, d'observer, elle aussi, de son regard très clair. Elle est dans les petites choses, les ambivalences, cherchant peut-être plus la complicité de certains que la reconnaissance de tous. Solide et subtile, un alliage rare. Par Marguerite Baux. Photos Vincent Desailly.

C'est d'abord une voix. Grave, posée, à l'élocution parfaite, avec parfois une légère montée d'ironie. «*Ah oui?*» demande Léa Drucker. Le résultat d'années sur les planches, mais sans l'affectation de ceux qui aiment faire partout entendre qu'ils en sont, de ce monde merveilleux du théâtre. Elle joue encore tous les soirs mais s'offrira bientôt une pause, pour se consacrer à nouveau au cinéma. «*Ça fait deux ans que j'enchaîne, c'est génial mais je sens qu'il me faut arrêter pendant un an ou deux. Pour retrouver de la fraîcheur, ne rien faire, être là le soir, aller voir les autres jouer aussi.*» Pour l'instant, elle s'occupe d'une fillette de 3 ans qui vous empêche parfois de dormir la nuit. «*Je devrais pouvoir faire une sieste cet après-midi*», rassure-t-elle. Elle-même n'a pas l'air d'être plus inquiète que ça. Léa Drucker est un mélange de tranquillité et de goût du risque, à moins que ce ne soit tout simplement le goût du travail. «*Un jour, tu sens que tu as atteint un objectif, tu t'emmerdes et il faut en trouver un autre. C'est un métier qui ne peut pas s'exercer dans le confort. C'est parce qu'il est inconfortable qu'il se passe quelque chose.*» A une époque qui vante plutôt la facilité, l'émotion inexplicable, la légèreté des choses, ce tempérament solide a quelque chose de réconfortant. Son nouveau

film, *Jusqu'à la garde**, s'ouvre sur l'audition d'un couple pour la garde des enfants. A droite, l'homme est accusé de violences. Il est ému et émouvant. A gauche, Léa Drucker, impassible. Qui ment? Débutant comme un film de Michael Haneke et prenant l'intensité d'un thriller, ce drame sans psychologie tombe pile dans un mouvement de prise de parole des femmes, et encore mieux: il est réalisé par un homme – c'est-à-dire par le fils d'une femme. La comédienne y est à la fois trouble et droite – un paradoxe qui lui correspond assez.

(*) De Xavier Legrand (lire notre critique en pages «Cinéma»).

Marie Claire: Vous avez énormément travaillé depuis dix ans...

Léa Drucker: Oui, les dix premières années ont été très difficiles et peu sûres; je décrochais des rôles, mais rien de stable. Vers 28 ans, j'ai plus ou moins décidé d'arrêter, et c'est à ce moment-là que tout a démarré, grâce au théâtre. De renoncer, ça a dû libérer quelque chose.

C'est-à-dire?

Vouloir très fort être comédien, ça peut jouer des tours. Quand on est jeune acteur, les gens ne →



vous connaissent pas encore, il faut séduire, pas forcément physiquement mais il faut arriver et plaire au réalisateur. Lorsqu'on est tout jeune et qu'on ne sait pas bien qui l'on est, on est peut-être moins séduisant que si l'on s'en fout un peu.

La plupart des gens doivent faire un effort pour se contrôler.

Vous, ce serait plutôt l'inverse ?

Maintenant j'apprends à me laisser un peu traverser par les choses. Quand j'ai commencé à jouer de grands rôles au théâtre, je me sentais tellement redevable et j'étais si heureuse que je ne buvais pas un verre de vin, je me couchais tôt, je vivais ça comme une athlète. Mais il ne faut pas non plus s'éteindre... Il faut rester dans l'imprévu. C'est un métier qui apporte des moments de magie, et si l'on est trop dans la performance on se coupe de cet imprévu qui peut être sublime.

Vous avez toujours l'air si calme. C'est une vraie décontraction ou du contrôle ?

Il y a une forme de contrôle, malgré moi. J'ai peur d'en dire trop, d'être impudique. Je pense être, dans la vie, beaucoup plus débridée que ça. En interview, je crains de dire une connerie – ce qui est une erreur, parce que je pense qu'il faut dire des conneries !

C'est normal de garder un certain quant-à-soi, non ?

J'ai toujours été intriguée par les gens qui adoptent un personnage, ça leur permet une grande liberté. Quand on est soi-même, il y a le risque d'être ennuyeux. Si l'on faisait un documentaire sur ma vie, ce serait le cas.

Et vous, vous vous ennuyez ?

L'ennui est un moteur, ça me réveille. Il n'y a rien de plus triste que de ressentir de l'ennui dans son travail ; ça m'arrive rarement, mais ça signifie qu'il faut réfléchir. Etant fille unique, je me suis pas mal ennuyée, enfant. Je pense que mon désir de faire des spectacles vient de là. Tu joues seule dans ta chambre, il y a tout un univers qui s'invente, plein de rêves, de choses extrêmement précieuses.

Vous n'êtes jamais contemplative ?

Je l'ai été, enceinte. C'était une parenthèse enchan-

tée, mais ça a été le seul moment dans ma vie. En vacances, j'aime bien explorer, bouger, marcher, être en contact avec la nature. Moi, j'ai toujours peur de disparaître, de ne plus exister. Moins depuis que je suis mère de famille, mais il y a ce sentiment, si je ne travaille pas pendant trop longtemps, de ne plus savoir qui je suis. C'est bizarre : en jouant je sais qui je suis, et quand je ne joue pas je ne le sais plus. Preuve qu'il faut être un peu taré pour choisir ce métier !

“Quand j'ai commencé à jouer de grands rôles, je ne buvais pas un verre de vin, je me couchais tôt, je vivais ça comme une athlète.”

Le rôle de la psychologue dans la série *Le bureau des légendes* était taillé pour vous.

Oui, son ambiguïté me plaisait. Ce n'est pas moi, mais il y a chez elle beaucoup de choses auxquelles je m'identifie : ce calme apparent, cette manière de faire semblant de découvrir les choses alors qu'elle est beaucoup plus tordue que ça. Et ce trouble, cette noirceur, une part de mensonge et de jeu.

Vous mentez beaucoup ?

Je ne suis pas une menteuse, mais je dissimule. Si, il y a une chose sur laquelle je mens : quand on parle d'un livre que je n'ai pas lu, je fais semblant. Ça vient d'un complexe lié au fait de ne pas avoir fait beaucoup d'études. Pendant des années j'ai prétendu avoir lu *Voyage au bout de la nuit*. Lorsque je l'ai finalement fait, ça a été pour moi un événement majeur. Mais je me souviens de moi, dans des diners : « Ah oui, Voyage au bout de la nuit ! »

Jusqu'à la garde arrive en plein débat sur le harcèlement sexuel et les violences faites aux femmes. Un film porte-parole ?

Ce sont des situations trop complexes pour qu'on prétende en être le porte-parole. Quand on raconte une histoire, on délivre déjà un point de vue. Ce qui nous intéresse tous, je crois, c'est que le débat donne



maintenant lieu à des choses concrètes. C'était un sujet tabou jusqu'ici, la violence, le harcèlement. C'était difficile à faire entendre: où aller, comment obtenir justice? Je connais des femmes qui ont été violées et à qui l'on n'a pas rendu justice. Le violeur a été acquitté. Sans aller jusque-là, on a été conditionné à accepter des choses inacceptables, en se disant que ça faisait partie de la vie. Est-ce que je vais aller au commissariat parce qu'on m'a traitée de pute ou mis la main au cul dans le métro? On était un peu anesthésié, je trouve. Avant le débat, j'aurais prétendu qu'il ne m'était rien arrivé, mais en y repensant je trouve qu'il m'est arrivé beaucoup trop de choses, et ce n'est rien par rapport à d'autres. Des choses inacceptables, que j'ai acceptées parce que ça n'allait pas assez loin pour que la société dise: «Oui, tu as le droit de t'exprimer.» Essentiellement dans la rue et le métro, jamais dans le travail.

“Ma mère m'a foutu la paix avec la séduction. Dans le fond, je suis restée une gamine sportive et provinciale.”

Après le téléfilm *La consolation*, ça fait une sacrée série de sujets...

Je ne savais pas que le film coécrit par Flavie Flament ferait du bruit. Mais on ne pouvait pas imaginer qu'il y aurait le scandale Harvey Weinstein et le phénomène #BalanceTonPorc, et je trouve qu'il faut essayer de parler de chaque chose le plus justement possible sans tout mélanger, mais c'est difficile. Ça raconte quelque chose de soi, aussi, les choix qu'on fait. Dans *Jusqu'à la garde*, je voulais vraiment défendre le personnage de la mère, parce que ça raconte quelque chose, encore une fois, de tragiquement humain.

Vous aimez être une fille?

J'aurais bien aimé être un homme, pour savoir quel aurait été mon rapport à la séduction. C'est un mystère. Oui, j'aime bien être une fille. Mais dans

le fond, je suis restée une gamine sportive et provinciale. Je faisais beaucoup de patinage artistique, j'avais un rapport au corps tonique, sportif, confortable, je n'étais pas du tout dans la séduction, ma mère m'a foutu la paix là-dessus. Quand je suis arrivée à Paris, à 15 ans, j'ai découvert l'image, la représentation. Je me mets souvent une grosse pression là-dessus, j'ai une idée de standing à défendre... Alors que dans la vie quotidienne, je ne joue pas avec la féminité – peut-être pas assez, d'ailleurs. Puis il y a des moments où je me reprends à faire attention. Mais se maquiller, porter des talons, ça me demande un effort.

Elevez-vous votre fille comme une fille?

Sujet compliqué! J'essaie de ne rien lui imposer, mais je suis obsédée par l'idée que ce soit une femme de tempérament, qu'elle soit armée, qu'elle sache dire non. C'est pour ça que j'ai choisi ce prénom, Martha: je trouve que ça donne

du caractère. Mais elle veut des robes de la Reine des neiges, elle adore le maquillage, je la laisse faire.

Vous pensez manquer de tempérament?

Je n'en ai pas eu assez, je n'ai pas su dire non par moments, je n'ai pas voulu entrer dans des conflits. Et je ne le souhaite pas pour ma fille.

Pourtant, vous avez su très tôt ce que vous vouliez, et vous l'avez fait.

Oui, j'étais déterminée. J'ai résisté à la pression familiale. Je ne voulais pas être célèbre, je voulais jouer. C'est un métier où l'on est à la merci du désir des autres, c'est ingrat. Un copain m'a dit: «C'est comme la boxe; si tu n'es pas capable d'encaisser il faut faire autre chose.» Je me suis sauvée par le théâtre. Sans ça, je ne sais pas si j'aurais supporté ce métier sur la longue durée.

Auriez-vous envie de réaliser?

Pas toute seule. J'aimerais écrire, déjà, et probablement mettre en scène au théâtre. J'aimerais prendre ce pouvoir-là avant de claquer.

Pourquoi «avant de claquer»?

J'y pense tout le temps. Enfin, surtout depuis que j'ai un enfant. Et j'aime bien faire de l'humour là-dessus, parce que ça me détend. Mais je suis terrifiée, comme tout le monde.

— M.B.

Maquillage Elisabeth Doucet pour niceworkpans
Coiffure Alexandrine Piel Styliste
Alexandra Conti
Remerciements à l'Hôtel national des Arts et Métiers